

Homélie de la messe d'installation  
comme évêque de Namur  
de Mgr Pierre Warin.  
Cathédrale Saint-Aubain,  
30 juin 2019.

Ce sont les lectures de la Solennité des saints apôtres Pierre et Paul qui viennent d'être proclamées. Pierre et Paul sont des colonnes de l'Eglise et même les deux figures d'apôtre les plus marquantes de la toute première Eglise. L'apôtre Paul, à l'époque, a parcouru quelque 15.000 kilomètres, soucieux de planter plus avant la croix du Christ. A l'instar de Pierre et Paul, nous-mêmes avons à mettre en œuvre la parole de Jésus ressuscité : « De même que le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (cf. Jn 20,21). Puisse notre Eglise de Namur-Luxembourg devenir plus résolument apostolique ! Puisse-t-elle ouvrir, larges, les portes du monde au Rédempteur ! L'Eglise n'existe pas pour elle-même : elle est pour le monde.

Mais comment être apôtre dans notre société d'aujourd'hui ? Je voudrais proposer ici quelques mots en réponse à cette question.

Selon un rapport de l'Observatoire des religions et de la laïcité, près de 50% de la population belge se définit comme catholique.

Il faut relativiser quelque peu la déchristianisation. Mais tout de même il faut prendre acte de ce que le christianisme n'est plus majoritaire comme naguère. Notre société s'est sécularisée, laïcisée. Elle est désormais clairement pluraliste : les convictions les plus diverses s'y côtoient. Et le caractère pluriel des convictions se vérifie au sein de nos institutions chrétiennes.

Dans pareil contexte sociétal, certains voudraient confiner la foi dans le domaine du privé. Ils disent : « Les convictions religieuses ou autres de chacun sont une affaire de conscience personnelle ».

Nous ne pouvons nous résigner à une privatisation de la foi, à la relégation de la foi dans le privé. Pourquoi ? Parce que le pluralisme bien compris n'implique pas la mise sous étouffoir des convictions, mais bien leur mise en dialogue. Aussi parce que – à moins de trahir la parole du Seigneur – nous ne pouvons renoncer à « être sel de la terre » et « lumière pour le monde » (cf. Mt 5,13-14). Ou encore, parce que comme les apôtres de la première génération qu'on voulait faire taire, nous ne pouvons pas ne pas parler.

Nous chrétiens devons dire ce qui nous habite, « rendre compte de l'espérance qui est en nous », mais – comme l'apôtre Pierre le précise dans sa Première Lettre – « avec douceur et respect » (cf. 1P3,15-16). Sans imposer. Comme le Seigneur Jésus qui disait : « Si tu veux... » Nous chrétiens devons être des proposant de la foi.

L'Eglise ne doit pas peser sur le monde. Il nous faut oser la visibilité, mais sans arrogance aucune. Sans arrogance aucune – j'insiste – parce que la voie du Seigneur Jésus a été celle de l'humilité.

Pour visiter la terre, Dieu a pris l'habit du mendiant, du pauvre qu'on peut repousser. N'est-il pas symptomatique que les parents du petit, qui avaient cherché à ce qu'il soit reçu, ne trouvèrent, cette nuit-là, que des portes closes : pas de place pour lui dans la salle d'hôtes !

Tout dans la vie de Jésus est humilité, de A à Z, de la crèche à la croix. Il ne faudrait pas que nos croix en bois poli, en argent ou en or fassent oublier tout le rugueux de la croix du Christ. Nu il l'a été, sur l'instrument de supplice le plus cruel, le plus infamant, le plus humiliant.

Si nous voulons être son évangéliste, comment pourrions-nous faire l'économie d'un chemin d'humilité ? La recherche de l'honneur, du prestige, du succès sont pratiques courantes. Il nous faut résister à la « tyrannie de la normalité ». L'expression est de Jean Vanier, le fondateur de l'Arche de douce mémoire. A la tyrannie de la normalité qui peut tout fausser. Ne lit-on pas dans le Magnificat : « Il disperse les superbes » (cf. Lc 1,51) ?

Dans sa vigoureuse « Méditation sur l'Eglise », le cardinal Henri de Lubac écrit : « Lorsque l'Eglise est humble dans ses enfants, elle est plus attirante que lorsque domine en eux le souci trop humain de la respectabilité » (Paris, Cerf, p.246).

Nous devons nous garder de toute arrogance, mais tout de même oser la visibilité. Oser la visibilité – j'insiste –, parce que nous sommes dépositaires pour le monde d'un trésor. « Parfois – dit le bon Pape François dans son Exhortation apostolique « Evangelii Gaudium » (« La Joie de l'Evangile ») – nous perdons l'enthousiasme pour la mission en oubliant que l'Evangile répond aux nécessités les plus profondes des personnes » (265). Et un peu plus loin, il s'exclame : « l'Evangile, le plus beau message qui existe en ce monde » (277).

Le plus beau message qui existe en ce monde... Il arrive qu'on me demande pourquoi je crois. Je réponds invariablement : « Parce que c'est beau. Je crois en raison de la beauté de la foi, en raison de la beauté ineffable de l'Evangile ».

Que c'est beau un Dieu qui se dépouille, qui se fait pauvre, qui pour dire à l'homme : « Je t'aime » se met sur la paille ! Pensons à la naissance de Jésus.

Que c'est beau un Dieu qui sert, qui se revêt d'un tablier, qui s'agenouille devant l'homme pour mieux le servir ! Pensons au lavement des pieds. Que c'est beau un Dieu qu'on peut si fort blesser en blessant l'homme ! « J'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'avais soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais un étranger et vous ne m'avez

pas accueilli » (cf. Mt 25,42-43).

Que c'est beau un Dieu qui est notre pain à chaque cène (chaque eucharistie) ! Que c'est beau un Dieu qui fait table commune avec les pécheurs et de l'amour duquel nos défections ne peuvent avoir raison !

Que c'est beau un Dieu qui veut à tous ses fils donner sa mère !

L'argument le plus percutant contre un Dieu tout-puissant, juste et miséricordieux, est le mal, la souffrance des innocents. Où est Dieu lorsque se produit un ouragan dévastateur dans un pays pas encore remis d'un tremblement de terre ? Cela s'est passé en Haïti. Où est Dieu lorsque des migrants par milliers perdent la vie, engloutis par les flots ? Où est Dieu lorsque menace et frappe un terrorisme sans pitié ? Où est Dieu lorsque les injustices sont criantes ? Où est Dieu lorsqu'on licencie brutalement parce que la préoccupation est de faire toujours plus d'argent ? Où est Dieu lorsqu'une maman et un papa perdent un enfant ?

A la terrible question qui monte sur nos lèvres lorsque brutalement nous nous trouvons confrontés au mal et à la souffrance, Dieu ne répond pas avec des mots. Sa réponse, c'est sa présence : Jésus, Jésus venu habiter de sa présence nos souffrances, Jésus venu toucher nos ténèbres pour les dissiper au soleil du matin de Pâques.

Quand nous souffrons ou voyons souffrir, que tout notre être proteste. Proteste, parce que nous ne sommes pas faits pour la mort mais pour la vie. Que tout notre être proteste oui, mais jamais contre Dieu. Notre mal l'atteint plus que nous-mêmes. Elle est juste, la remarque de Georges Bernanos dans « Journal d'un curé de campagne » : « une douleur vraie qui sort (du cœur) de l'homme appartient d'abord à Dieu, il me semble » (La Pléiade, p.1096).

Que c'est beau un Dieu qui souffre en tout homme qui souffre ! Que c'est beau un Dieu qui pleure notre mal comme une mère ! Que c'est beau un Dieu qui essuie les larmes de nos yeux ! Que c'est beau un Dieu qui tire de sa mort notre naissance ! Que c'est beau un Dieu qui nous ouvre sa joie et son Royaume !

Je reviens aux saints apôtres Pierre et Paul. J'aime l'apôtre Pierre pas seulement parce qu'il est mon saint patron, mais aussi parce que les passages où il intervient sont souvent poignants. Nous l'avons entendu dans la première lecture : à l'infirme de la Belle-Porte du Temple qui demandait l'aumône à ceux qui entraient, il dit : « De l'argent et de l'or, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche ».

J'aime l'apôtre Paul. Sa statue autant que celle de Pierre est dans mon bureau. Quand j'enseignais le Nouveau Testament, j'aimais par-dessus tout parler de Paul et de ses lettres. C'est du reste à une d'elles que j'ai

emprunté ma devise épiscopale : « La puissance de Dieu donne toute sa mesure dans la faiblesse » (cf. 2Co 12,9).

L'évangile de mon ordination épiscopale, le 26 septembre 2004, était le même que celui d'aujourd'hui. Maintenant que, de manière un peu surprenante, je deviens évêque de ce grand et beau diocèse de Namur-Luxembourg, par-delà ma triple faiblesse, par-delà mes triples défections, j'accueille avec plus d'émotion encore la triple parole de Jésus : « Sois le berger de mes agneaux » ; Sois le pasteur de mes brebis » ; « Sois le berger de mes brebis ».